

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

PAS COMMUN

Un homme âgé se présente un jour à son curé.

— En quoi puis-je vous être utile, brave homme ?

— Je suis très embarrassé.

— Voyons, dite-moi cela.

— Je commence à me faire vieux; je voudrais donner à mes enfants le peu de biens qui me reste.

— Cette idée est excellente.

— Oui, seulement, comment distribuer cela ? Je n'en ai pas assez pour en donner suffisamment à chacun.

— Il y a deux ou trois de vos enfants qui ont été meilleurs pour vous que les autres et que vous avez plus estimés ? Eh bien ! donnez leur votre petite fortune; les autres ne seront pas jaloux.

— C'est juste ce qui m'embarrasse ; impossible de donner à l'un sans donner aux autres, parce qu'il ni y en a pas un qui puisse dire : *moi, j'ai eu plus de soins que les autres pour mon père. Tous mes enfants ont été également bons pour moi et je les aime tous également.*

Je ne sais quelle fut la fin de l'histoire, mais je souhaite à beaucoup de pères de famille de se trouver un jour dans le même embarras que le vieillard de l'apologue.

Et cependant, ce qui n'est pas commun devrait être la règle général, car l'obligation d'être bons pour leurs parents pèse sur *tous les enfants*, et chacun doit rivaliser de zèle pour leur être agréable.

F. A. B.

Moyens à employer quand le feu prend aux vêtements

Il se passe peu de jours que les journaux n'aient à constater la mort de quelque personne dont les vêtements ont pris feu. Ce sont toujours des femmes ou de pauvres enfants qui sont les victimes de ces accidents, et cela se conçoit, puisque leurs vêtements sont flottants et d'étoffes légères.

Bien qu'à l'occasion de ces accidents on ait donné et répété fréquemment le moyen d'en arrêter les funestes effets, nous l'indiquons ici de nouveau, et nous voudrions que tous les pères de famille donnassent cette instruction à leurs enfants.

Ce préservatif est bien simple, et il ne faut pour l'employer qu'un peu de présence d'esprit : Dirigez-vous vers un lit et fourrez-vous dedans ; mettez-vous entre les matelas si vous le pouvez.

Ouvrir les fenêtres, se sauver dans l'escalier, dans la rue, c'est le meilleur moyen qu'on puisse employer pour activer l'incendie et courir à la mort ; crier au secours est sans aucune utilité.

Une dame s'est récemment sauvée d'une mort certaine par le moyen que nous venons d'indiquer. C'était la femme d'un chimiste.

Son mari avait placé près du feu, et sans l'en prévenir, un ballon, plein d'esprit de vin. Un coup de pincette fit tomber le ballon, l'alcool s'enflamma, et les vêtements de la jeune dame en furent couverts en un instant.

Il n'y avait pas de lit dans cette chambre, mais il y avait, étendu sur une table, un grand tapis-vert. Prendre le tapis, s'envelopper et se rouler sur le parquet, fut pour la jeune dame l'affaire d'un instant. Il va sans dire quelle maîtrisa le feu sans peine, et qu'elle en fut quitte pour une robe brûlée, un tapis roussi ; et son mari, pour une expérience de chimie manquée.

Encore une fois, ce moyen est si simple qu'il devrait être retenu par tout le monde.

ALM.-J.

AU COIN DU FEU

Je m'adresse à ceux qui ont un foyer et aiment à y passer des heures dont le souvenir reste, rempli de choses belles et bonnes. A ceux-là je m'adresse, et non à d'autres que n'a point connus le coin du feu.

Les conversations de famille sont les meilleurs et les pires. Ce qui se dit en famille, sur quelque ton que ce soit, a toujours une gravité qui manque aux paroles du dehors ; la bonne parole y est meilleure, la mauvaise y est pire ; là, des riens ont leur valeur et leur portée, qui dans le monde ne passeraient que pour mots charmants : chose terrible pour celui qui parle, toute parole a un effet.

La famille se forme au coin du feu ; les idées s'y implantent en la tête des petits, s'y fortifient en celle des grands. Là, se pose la base qui soutiendra l'édifice. Prenons garde, et que la base soit ferme.

Or, parmi ce qui se prend au foyer de famille, se trouve éminemment le goût.

Le goût littéraire est le plus répandu, et il est généralement le point de départ du goût artistique.

Le goût, chose délicate et que peut faire errer le moindre mauvais vent, s'éveille involontairement et se forme à votre insu, la plupart du temps. Le goût naît, malheureusement de façon trop inconsciente, de l'impression.

Il faut à nos premiers pas dans la critique une direction sage et ferme.

Le coin du feu doit être un tribunal de critique sûr.

On ne lit pas assez en famille. Les jeunes filles, les jeunes gens, les jeunes femmes lisent séparément, sans guide pour le choix des livres, sans guide pour l'appréciation, sans guide pour l'interprétation. Le goût se fausse à jamais.

Quand on lit un peu en famille, on n'y fait pas les lectures qu'on y devrait faire. Où sont les familles où le père choisit, le soir, le livre propre à développer chez les siens, grâce à sa juste

critique et à la conversation de tous conduite par lui dans la bonne voie, un jugement littéraire sain, la connaissance du vrai, l'amour du bon, l'admiration du beau, enfin un goût juste ? où les lectures ont un autre but que l'amusement ? où l'on considère que la jouissance est plus grande à disputer sur une page de valeur, qu'à suivre, perdant haleine, la trame éperdue du dernier roman ?... rares, rares, rares !...

Et pourtant, quels seraient les fruits de lectures au coin du feu, bien choisies, bien dirigées, et aussi, bien faites !

Le choix du livre à lire est le grand point.

Pas de littérature légère et efféminée, au sein de la famille : il y faut des idées et des sentiments vrais, beaux, bons, nobles et purs. Pas de ce style de décadence, de ce genre relâché, de ce français douteux écrit avec quelque tisane mucilagineuse incolore ; il faut, pour former le goût, la langue des chefs-d'œuvre ; l'esprit, un coup trempé au creuset du grand style, pourra s'aventurer aux sentiers incertains sans craindre que le goût s'émousse ; mais, dans la famille, pas de lecture d'ouvrages faibles. Et pas de lecture faite au hasard : que l'ouvrage soit connu de celui qui dirige la lecture. Dans les livres que toute oreille me doit point entendre en entier, mais dont certaines parties sont bonnes à connaître, qu'on fasse voir les perles sans montrer le fumier. Et que tout soit varié :

Diriger la lecture est le rôle du père.

C'est au père à dire la vie et les œuvres de l'auteur, à souligner les beautés, à faire remarquer les défauts, à conduire la conversation qu'une page de belle littérature alimentera pour toute une soirée. Le père peut ainsi former le goût de son auditoire des soirées d'hiver, et lui rendre agréable la lecture d'ouvrages dont de précoces préjugés l'éloignent.

Ces lectures doivent être bien faites.

Et voici un autre avantage des lectures en famille : elles se font à haute voix.

La parole écrite est belle. Mais il est étrange comme ces dessins bizarres et incohérents jetés en noir sur de blanches feuilles sont inertes et sans vigueur ; ils n'agissent pas ; ils sont passifs ; ils attendent qu'on les vienne déchiffrer sans la poussière des bibliothèques, et c'est pour parler un langage monotone.

Faites le tour de nos bibliothèques. Ne vous semble-t-il pas être dans quelques catacombes de la littérature ? Voir dans les rayons autant de rangées de tombes, dans les reliures autant de lincaux et dans les volumes autant de squelettes déjà racleés par le scalpel de plusieurs ? Où donc est endormi ce qui est resté sur terre de l'esprit des grands, si ce n'est dans ces modernes hypogées ? Et qui dira la tristesse de ces génies anciens, voyant leur pensée, autrefois si vivante et si alerte, maintenant morte et ensevelie dans ces pages inactives ? Eh bien, pensez-vous, nouveaux Ezéchiel, que ces ossements rudement desséchés puissent vivre ? Oui : mais il faudra, non pas comme le prophète des temps disparus prophétiser, mais travailler de la tête, du cœur, et du corps, et les ossements s'approcheront des ossements, et des nerfs les lieront ensemble, et des chairs vermeilles les recouvriront ; et vous travaillerez encore, et le vent de l'intelligence soufflera sur les morts, et les morts deviendront des vivants, et un peu d'air battu par des lèvres humaines ira au fond des esprits et des cœurs réveiller ce qui dort, raviver ce qui s'éteint.

Voilà l'œuvre de la lecture à haute voix.

Que la lecture soit bien faite, et les beautés seront plus belles, les défauts moins trompeurs, la vérité plus claire, l'erreur moins séduisante.

C'est ainsi, au coin du feu, que le goût de la bonne littérature se prendra et se formera. Par la diction du lecteur, les passages les plus arides seront agréables ; par la direction éclairée et habile du père, nul ne fera fausse route en critique ; par le choix des livres, il sera remédié à l'ignorance et la légèreté en littérature qui distinguent la société canadienne, hélas ! Ainsi

au premier rang des œuvres du foyer, on mettra celles du dix-septième siècle ; c'est le remède aux deux maux signalés. L'ignorance du dix-septième siècle devrait être le remords des Canadiens. Et je parle ici de ceux que tous les jours, on voit se poser au gens lettrés. L'amateur littéraire des salons est un personnage à la mode. Pas difficile, ce rôle. Lisez les brimborions de la littérature légère ; sachez quelque chose sur tous les écrivains de la famille volante ; ne trouvez mauvais aucun ouvrage—seulement, si l'on parle de Zola, souriez d'un air bon enfant ; ignorez tout le passé littéraire de la France et toute la richesse des littératures étrangères ; n'ayez aucun principe des belles-lettres ; prenez pour les psychologues... Et voilà. Sans ce bagage, quand on cause gravement de cent bagatelles plus ou moins littéraires dans un salon de haut style, vous n'avez que le droit de vous taire.—J'ai vu une femme se railler d'un jeune homme qui n'avait pas lu Bourget, ... et puis ? — Ah ! si elles savaient, ces pauvres petites dames de lettres, si elles savaient comme je les écoute, et comme je m'amuse de leur superficiel vernis littéraire ! c'est si drôle à voir, et c'est si drôle à entendre ! Je m'amuse ; je fais passer auprès du peuple littéraire des salons du Lafontaine pour du contemporain, du Corneille (c'est incroyable, mais j'en ai fait l'expérience) du Corneille pour du Victor Hugo.. Oui, c'est drôle sous un certain angle ; mais au fonds, c'est profondément triste. J'ai vu... mais non, il vaut mieux taire certaines choses ; j'ai honte. Bref, on est ignorant, on n'a pas de principe, on n'a pas de goût. N'est-il pas temps de réagir ? de lire comme nous en parlions il y a un instant ? d'étudier un peu la grande et belle langue française dans ses chefs-d'œuvre, et surtout dans les œuvres du dix-septième siècle ?

Ce dernier point ne va pas à tous. Il y a des gens plus à plaindre qu'à blâmer. On m'a objecté : "Ça m'ennuie !" — Ça vous ennue, madame ?... Oh ! alors...

DENIS RUTHBAN.

INCENDIE DU " KENT. "

Je me souviens d'un récit que j'ai lu avec une vive émotion. En 1825, un violent incendie éclata au milieu de la mer, à bord du *Kent* vaisseau de la Compagnie des Indes. Le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas d'espérance de maîtriser le feu, qui bientôt allait gagner les poudres, ordonna d'ouvrir de larges voies d'eau dans le premier et dans le second pont. L'eau entre de toutes parts dans le vaisseau et parvint à arrêter la fureur des flammes ; mais ce fut un autre danger, et le vaisseau semblait devoir bientôt s'ensevelir dans la mer. " Alors, " dit l'auteur du récit, " commença une scène d'horreur qui passe toute description. Le pont était couvert de six à sept cents créatures humaines, dont plusieurs, que le mal de mer avait retenues dans leur lit, s'étaient vues forcées de s'enfuir sans vêtements, et couraient ça et là cherchant un père, un mari, des enfants. Les uns attendaient leur sort avec une résignation silencieuse ou une insensibilité stupide ; d'autres se livraient à toute la frénésie du désespoir. Les femmes et les enfants des soldats étaient venus chercher un refuge dans les chambres des ponts supérieurs, et là ils priaient et lisaient l'Écriture sainte avec les femmes des officiers et des passagers. " Parmi elles, deux sœurs, avec un recueillement et une présence d'esprit admirables, choisirent à ce moment parmi les psaumes, celui qui convenait le mieux à leur danger, et se mirent à lire à haute voix, alternativement les versets suivants : —

" Dieu est notre retraite, " disaient-elles, " notre force, notre secours dans les détresses.

" C'est pourquoi nous ne craignons point quand même la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient dans la mer :

" Quand ses eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par la force de ses vagues ;

" Car l'Éternel des armées est avec nous ; le Dieu de Jacob nous est une haute retraite. — Ps. XLVI.

Dans ce péril extrême, le capitaine fit monter un homme au

petit mat de hune, "souhaitant, plus qu'il ne l'espérait, que l'on pût découvrir quelque vaisseau secourable sur la surface de l'océan. Le matelot, arrivé à son poste, parcourut des yeux tout l'horizon ; ce fut pour nous, un moment d'angoisse inexprimable ; puis, tout à coup, agitant son chapeau, il s'écria : "Une voile sous le vent !" Cette heureuse nouvelle fut reçue avec un profond sentiment de reconnaissance, et l'on y répondit par trois cris de joie." Le vaisseau signalé était un brick anglais qui, mettant toutes voiles dehors, vint au secours du *Kent*. Alors commença une nouvelle scène. Le transbordement était difficile à cause de la violence de la mer ; il devait être long, et cependant d'un moment à l'autre, le vaisseau pouvait sombrer. La discipline fut gardée, et le sentiment de l'honneur ne fut pas moins puissant contre l'impatience de la délivrance, que ne l'avait été contre le désespoir de la Mort, le sentiment de la foi et de la prière. "Dans quel ordre les officiers doivent-ils sortir du vaisseau ?" vint demander un des lieutenants. "Dans l'ordre que l'on observe aux funérailles, cela va sans dire," répondit le capitaine. Et c'est dans cet ordre, qui semblait un symbole du péril, que l'équipage sortit du vaisseau, les plus jeunes passant les premiers, et les officiers de grade les plus élevés demeurant les derniers sur le vaisseau et restant plus longtemps près de la mort.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(Une dame mise à la mode de l'an passé, avec tournure fort exagérée, traverse le parc Monceau.

Une petite fille, qui l'aperçoit, dit à sa mère :

— Vois donc, maman, comme cette dame a le derrière... loin).

NOTA BENE. — Deux lignes ont été omises, fin de la page 72 :... éloignement. Je suis tranquille sur ma paroisse, elle est entre bonnes mains. Je suis tranquille sur mon couvent. Mes supéri-.....

DE MONTREAL A ROME

CHAPITRE DEUXIEME

DE MONTRÉAL A NEW-YORK

Jeudi 9 janvier. — Sur le train en route pour New-York. A peine ai je traversé le pont Victoria, que me voici à vous écrire. Pourquoi ? D'abord, je sais ne pas vous faire déplaisir ; puis je veux envoyer par vous à ma mère de longues épîtres, comme vous êtes, plus que tout autre, en position de lui en expliquer les passages difficiles, de dévoiler les sous-entendus, d'éclaircir les points obscurs de l'histoire et de la géographie ; enfin ces lettres vous donneront l'occasion d'étudier ses impressions, et d'apporter, selon les circonstances, des distractions ou des consolations. Dans mes voyages passés, j'étais moins préoccupé de l'ennui que pourrait éprouver cette pauvre mère ; elle avait son mari près d'elle, elle vivait aux lieux de sa naissance, entourée d'anciennes connaissances ; maintenant, veuve, se faisant vieille, dans un endroit pour elle nouveau, naturellement elle se trouve plus isolée, et elle a besoin de plus de sympathies. Je connais votre sensibilité, votre tact, votre adresse, et je compte sur vous pour lui procurer des soulagements et des joies.

J'écrirai donc, sans apprêt, au galop de la plume, avec abandon. Tout ce qu'on dit à une mère, un ami peut le voir, quand il est sage comme vous êtes.

Après une journée passée à courir, à 4 heures, ayant endossé la soutanelle, sans tambour ni trompette, accompagné seulement de mon secrétaire, M Ubald Ethier, je me rendis aux chars de la compagnie " Delaware et Hudson".

Actuellement, ayant dans les pieds les souliers de madame B..., et sur la tête le bonnet de soie que vous savez, je suis

installé seul sur un bon siège double d'un char dortoir qui est un vrai palais. A propos, votre présent m'a fait grand plaisir, acceptez un gros merci. Il me sera bien utile, surtout le soir, où l'on est plus sensible aux courants d'air, lorsque le sommeil nous surprend à l'improviste. Personne sur le train n'a plus beaux pieds que moi, ni plus belle tête ; et j'en ai déjà reçu des compliments. Ils m'ont été agréables, non pas précisément pour moi, "car vous savez comme je suis attentif aux choses de toilette !" mais pour les bienveillants donateurs.

Ceux qui croient que j'ai le cœur encorné par les affaires, comme ils se trompent ! Je passe ma vie à aimer et à me dévouer : à aimer ce que je crois mon devoir, quelque pénible qu'il soit, à me dévouer aux causes désespérées. Je construis des nids de duvet, je suis heureux d'y installer les autres, pour moi j'ai en partage le grand chemin. De temps en temps, mendiant heureux, je rencontre des âmes charitables qui me donnent, qui de vieux souliers, qui un vieux bonnet.

La nuit noire déjà enveloppe l'espace, et nous filons à travers l'obscurité. Il y a de bien belles choses à voir le long du lac Champlain, à travers les Adirondacks, dans la vallée de l'Hudson. J'aurais pu jouir de ce panorama varié, en partant demain au matin ; mais ce départ à la dernière heure ne laissait que bien peu de marge entre l'arrivée du train et le départ du bateau. S'il était arrivé une tempête pour retarder la marche des chars, s'il était arrivé un accident quelconque ! L'inquiétude aurait empoisonné le plaisir. Je ne vois rien, mais j'ai la paix ; et la paix est le plaisir du cœur, lequel vaut mieux que le plaisir des yeux.

Monsieur et madame, voulez-vous me permettre d'interrompre notre conversation, pour me donner le loisir de lire mes journaux. J'ai acheté le *Star* en partant de Montréal, et voici que je me procure pour cinq cents l'*Argus* d'Albany qui vient au-devant de nous.....

Les gazettes ne disent rien qui vaille, ce sont des sottises. Revenons aux gens d'esprit et à vous.

Voulez-vous connaître mes lettres d'introduction ? d'abord j'ai un passe-port, frappé du sceau de Montréal (Concordia Salus) qui dit que je suis citoyen anglais, que je n'ai ni tué, ni volé ; signé, le *maire*.

Deuxièmement j'ai une lettre générale de Mgr Fabre qui se lit comme suit : " A tous ceux qui verront les présentes, salut en Notre-Seigneur. Monsieur l'abbé J. B. Proulx, porteur des présentes lettres, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, se rend à Rome, pour y remplir une mission spéciale dont nous l'avons chargé dans l'intérêt de notre Université. Nous recommandons instamment ce monsieur à la bienveillance des Eminentissimes cardinaux, de NN. SS. es archevêques et évêques, et généralement de toutes les personnes auxquelles il serait dans l'occasion d'avoir recours, et nous exprimons d'avance notre reconnaissance pour tous les bons offices qui lui seront accordés." J'aurais écrit la lettre moi-même, que je n'aurais pu la faire plus favorable.

Troisièmement une lettre du même Seigneur au cardinal Siméoni dit : " Par suite des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons actuellement à Montréal au sujet de notre Université j'ai cru devoir charger Monsieur J. B. Proulx, vice-recteur à Montréal, et porteur de la présente, de se rendre à Rome pour y faire connaître exactement la situation. Ce monsieur a pour mission d'exposer, entr'autres choses, à Notre Saint Père le Pape et aux Eminentissimes cardinaux"... Suivent quatre paragraphes que le secret d'office m'oblige de taire. Puis l'Archevêque continue : " L'entière confiance que j'ai en M. Proulx me fait espérer qu'il traitera ces différents points de manière à procurer le bien de la religion et celui de notre Université ; et c'est pour cela que je prends la respectueuse liberté de le recommander d'une manière toute spéciale aux bontés de votre Eminence".

Au bas de la lettre Nos Seigneurs de St-Hyacinthe et de Sherbrooke ont signé de leur main : "Je concours pleinement dans la présente démarche de Mgr l'Archevêque de Montréal auprès du Saint Siège".

De plus je suis sous la conduite et la protection de mon ange gardien qui me portera sur ses ailes pour que je ne heurte pas mon pied contre les pierres du chemin.

J'ai une confiance illimitée en la providence divine ; j'ai une foi qui peut transporter les Laurentides et le cap Diamant. Rien ne peut résister à une volonté droite, froide et ferme.

Enfin, j'ai pour égide la prière des bonnes âmes. Les vôtres ne sont pas, dans ce concert de protections, d'un petit appoint. J'y compte, elles amèneront sans secousse, tout naturellement, la solution de la difficulté la plus épineuse de notre pays.

La difficulté à résoudre pour le moment, est celle de réparer nos forces par le doux sommeil. Après une bonne prière, j'espère m'endormir dans la paix et l'amour du Seigneur. Je le remercie de me rendre aussi légers les fardeaux qu'il m'impose et de me donner tant de consolations dans les phases de la vie naturellement les plus ennuyeuses. Veuillez recommander une grand'messe à mon intention pour le succès de mon voyage ; vous la chanterez lundi, et vous la paierez sur mes fonds.

Bonsoir à vous ! bonsoir à ma mère ! Bonsoir, mes amis, bonsoir.

Vendredi, 10 janvier. — Au réveil, ma pensée se reporte volontiers vers St. Lin, le centre de mes affections sur terre. Ne sont-ce pas de braves gens, qui consomment 20,000 hosties par année, dociles, généreux, qui ne haïssent pas leur curé, malgré tous ses défauts ?

Il est sept heures. Vers 8 heures, nous serons à New-York. Nous descendons le cours de l'Hudson, entre des rives resserrées, traversant les villages qui se succèdent de proche en proche. Cela sent les abords d'une grande ville. Nous venons de passer un dépôt qui s'appelle *Yonkers*. C'est joli, mais j'aime encore mieux les Laurentides. L'affection ne se règle pas sur la beauté ; c'est une chose aveugle qui naît de la sympathie ; et souvent, à la première rencontre, les personnes ou les choses nous sont sympathiques ou antipathiques, et cherchez pourquoi.

J. B. P.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE DEUXIEME (Suite).

—o:—

Oh ! ayez pitié ! Regardez mon pauvre enfant. J'ai peur, j'ai peur répéta-t-elle n'osant achever la phrase et dire quelle crainte affreuse étraignait son âme. Puis, donnant un autre cours à sa pensée elle ajouta avec effort : Pensez-vous qu'il va réellement mourir ? La femme posa son doigt sur le front de l'enfant et Henriette ne put réprimer un mouvement convulsif comme si ce rude contact eut été déjà celui de la mort.

Pourquoi frissonner ainsi, dit la femme en colère ? Pensez-vous que je vais l'étrangler. Ce serait peut être votre bien, mais je ne suis pas un assassin. Ainsi attendez encore une convulsion, peut-être deux, et puis alors..... —

Mais ces mots barbares expirèrent sur ses lèvres. Henriette venait de fixer sur elles ses deux yeux flamboyants et la lâche insulteuse gardait le silence. Mais cela ne dura qu'un moment et elle retrouva aussitôt l'usage de sa langue. N'osant pourtant plus attaquer Henriette dans son enfant, elle voulut s'en dédommager par des invectives plus personnelles et plus brutales encore.

Ah ! ah ! ces airs de grandeur ne m'effraient pas. Allons ! mademoiselle, je sais qui vous êtes malgré ces airs de grande dame, ah oui ! une grande dame, en effet, qui a vécu trois semaines à mes dépens sans me faire voir jamais le moindre denier. Mais nous allons voir maintenant, — vous allez me payer ou bien morts ou vifs vous et votre enfant sortirez d'ici ce soir.

Henriette regarda l'anneau qu'elle avait au doigt. Ce n'est pas faute de ressource, dit-elle à voix basse, mais mon pauvre enfant est si malade. Demain il sera mieux et alors.....

Demain il sera mort, répondit la femme d'une voix sauvage, mais je ne veux plus de demain. Il y a assez longtemps que vous me remettez à demain. J'ai promis à mon mari que ce soir avant son retour vous auriez payé ou laissé la maison. Ainsi choisissez.

Un coup frappé à la porte l'interrompit et une petite fille entra portant une lettre à la main. La femme la saisit vivement. Elle était adressée à Henriette et la propriétaire commença à se repentir de sa dureté. L'enveloppe était large. Evidemment il y avait quelque chose là-dedans. Si c'était de l'argent, ... si Henriette avait des amis qui voudraient bien lui venir en aide... Et des sentiments plus humains semblaient pénétrer peu à peu dans l'âme de la mégère à mesure qu'elle faisait ces réflexions. Mais comment faire oublier à Henriette la violence de ses dernières paroles ? En tous cas elle allait essayer, pensa-t-elle, et pour ne pas perdre de temps, elle ajouta, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre caressante mais qui

était, pour Henriette, plus repoussante encore que les invectives de tout-à-l'heure :

Allons, ma chère amie, voyez, je crois que c'est une lettre pour vous. Ne vous avais-je pas dit de ne pas vous alarmer ; que vous deviez avoir dans le monde quelqu'un qui s'intéresserait à vous. Je ne m'étonnerais pas si cette lettre contenait quelque billet de banque pour une valeur considérable, qui vous permettrait de vivre comme une dame, oui, une dame car vous l'êtes, sans doute, malgré ce que j'ai pu dire tout-à-l'heure dans un moment d'humeur. Allons ! ouvrez-la et voyez, dit-elle en déposant la lettre sur la robe de l'enfant qu'elle caressa de la main comme pour attendre la mère.

Mais Henriette n'avait pas oublié et n'était pas, d'ailleurs, personne à se laisser emmieller si facilement. Elle jeta à terre cette lettre comme si elle eut écrasé l'enfant et dit froidement : Sortez de suite, entendez-vous ? Et trouvant qu'elle n'était pas obéie assez vite, elle ajouta avec fermeté : je n'ouvrirai pas cette lettre tant que vous ne serez pas au bas de l'escalier et je vais la déchirer en pièces si vous demeurez ici un instant de plus.

La mégère lança à Henriette un regard furieux mais la pensée que celle-ci pouvait être en ce moment possesseur de plus de cent livres sterling lui ferma la bouche et au lieu de l'avalanche d'injures avec laquelle en toute autre circonstance elle eut accueilli les paroles de sa locataire, elle se contenta de dire tranquillement, au moins pour elle, en se retirant : — Allons, rappelez-vous que vous êtes ici la bienvenue. Ce n'était pas par mauvais vouloir que je disais de partir, mais vous le savez, je vis sur mes loyers et je ne puis les laisser pour rien. Si donc vous pouvez payer, restez aussi longtemps que vous le voudrez. Et vraiment j'aime bien mieux voir dans cette chambre une personne tranquille comme vous qu'une bande d'enfants qui me sauteraient jour et nuit sur la tête. Ainsi ne partez pas ; ce sera mieux car vous tueriez ce cher petit malade et qui sait si en restant tranquille il ne sera pas mieux demain matin ?

Henriette fit de la main un signe d'impatience, la femme se retira précipitamment, ferma bruyamment la porte et descendit lourdement l'escalier en ajoutant pourtant une dernière fois ; Surtout ne partez pas si vous avez de l'argent.

Henriette respira plus à l'aise. Elle était seule enfin, seule avec son enfant mourant et cette lettre qui allait, elle le sentait, décider de son sort.

Était-ce une sentence de vie ou de mort, un rappel ou un dernier rebut ? Elle regarda son enfant et d'une main fiévreuse brisa le cachet. Un billet de banque, enveloppé dans un fragement de gazette tomba de l'enveloppe, mais pas un seul mot d'écriture à la main. Elle tourna et retourna l'enveloppe, regarda au dedans et au dehors, mais en vain, pas un mot ! Folle de douleur elle jeta les yeux sur le papier imprimé. C'était l'annonce de son mariage avec une demoiselle

seille de haut ton et de son départ pour les Indes la semaine d'auparavant.

Henriette lut et relut comme si elle n'eût pas bien compris : une expression de sombre désespoir, effrayante à voir, contracta son visage. C'était donc vraie ! Elle était abandonnée. Elle était seule, seule avec son enfant mourant—demain, il serait mort et alors elle serait absolument seule en ce monde, seule dans le monde ! que cette position est affreuse surtout quand elle est une conséquence directe du crime. Henriette sentit l'horreur de sa position pénétrer jusqu'au plus intime de son être et à travers ses lèvres immobiles son âme criait éperdue : seule ! seule ! abandonnée ! A la fin elle tomba dans une sorte de stupeur et pour quelques instants elle n'eût plus conscience de son malheur.

Un cri léger la fit sortir de cet affaissement. L'enfant venait de retomber dans les convulsions. Elle le porta à la fenêtre et à la lumière mourante du soir elle vit que le moment tant redouté était venu enfin. Encore une crise... et puis une autre... Rien que l'amour maternel est capable de donner à une mère la force de supporter l'agonie de son enfant. Comme une ombre passa sur la figure terne du petit moribond. Ses yeux s'ouvrirent comme pour regarder encore une fois sa mère et la remercier de son amour fidèle jusqu'à la fin, puis se renfermèrent ombragés par les longs cils comme par une frange de soie. Le petit corps se raidit et un moment elle le crut mort. Mais non, il fit encore un mouvement. Est-ce un sourire qu'elle vit sur ses lèvres ? Peut-être, mais ce fut le dernier. La pauvre mère inclina sa tête sur la figure glacée de l'enfant. Il était mort.

Ainsi elle demeura longtemps, inconsciente en apparence mais non en réalité. Chacun des événements des deux dernières années repassait devant sa mémoire et s'y imprimait comme un fer rouge : le long amour de cet homme qui l'avait si indignement trahie, les plaisirs insensés, les angoisses amères, la cruauté de cette femme, la mort de son enfant, tout repassa comme un cortège sinistre devant son âme. Trop fière pour devoir même un abri pour la nuit à la femme qui avait si lâchement insulté à l'agonie de son enfant elle se leva pour quitter la chambre. Ses yeux rencontrèrent alors le billet de banque resté à terre jusque-là. Elle le ramassa et le déchira en mille pièces sans même en regarder la valeur. Elle se ressouvient alors de son loyer. N'importe, pensa-t-elle, cet anneau paiera, il ne m'est plus d'aucune utilité maintenant.

Elle se tourna vers le corps de son enfant, redressa les petits membres glacés, passa avec un affreux courage sa main sur la figure pour bien s'assurer que les yeux étaient fermés. Mais elle ne l'embrassa pas, elle ne versa pas même une larme. Son âme était tellement déchirée que le sentiment de la douleur en elle semblait paralysé. C'était une douleur sombre, morne, sans tendresse. Pourtant sous cette extérieure de statue, des passions terribles s'agitaient dans son âme et c'était ce qui lui donnait la force de se mouvoir et

L'empêchait de s'affaisser elle-même à côté du cadavre de son enfant. Avec un calme effrayant, plus terrible que toutes les crises du désespoir, elle regarda autour de la chambre, cherchant quelque chose pour envelopper son enfant et le cacher aux yeux qu'elle allait rencontrer au dehors. Il n'y avait qu'un châle sur le dossier de l'unique chaise de la maison. Elle le prit, le jeta sur ses épaules et sur sa tête, enveloppa soigneusement dans l'un des pans le corps inanimé de l'enfant, descendit résolument l'escalier, frappa à la porte de la propriétaire qu'elle était certaine de rencontrer à cette heure au logis. Une chandelle brûlait sur une table et la lumière tomba sur sa figure quand elle entra.

Bon Dieu ! qu'y a-t-il ? s'écria la femme sortant malgré elle de son insouciance apathie. En effet la figure d'Henriette était effrayante à voir en ce moment.

Je m'en vais, dit tranquillement Henriette, je n'ai pas d'argent. La propriétaire allait se récrier, mais Henriette prit l'anneau qu'elle avait au doigt et le jeta sur la table en disant : Voici pour payer plus de trois fois votre loyer, ? et avant que la femme eut trouvé de voix pour répondre, Henriette avait laissé la chambre. Elle ouvrit la porte et s'engagea dans les rues sombres de la capitale sans amis, sans argent, seule, ayant pour tout compagnon l'enfant mort qu'elle portait dans ses bras.

CHAPITRE V

Elle marcha sans s'arrêter, sans regarder en arrière, droit devant elle. Que lui importait en effet un chemin plutôt qu'un autre ? Sans foyer, sans argent, toutes les rues n'étaient-elles pas pour elle la même chose ? Et voilà pourquoi elle marchait devant elle, à l'aventure.

Le crépuscule s'obscurcissant toujours faisait de plus en plus place à la nuit qui envahissait la terre et les lumières commençaient à briller çà et là dans l'obscurité. Bientôt ce furent deux longues tranchées de lumière bordant de chaque côté les rues principales.

Henriette marchait toujours ; sans s'en apercevoir, elle s'était dirigée du côté ouest de la ville, et bientôt en marchant dans cette direction, elle commença à rencontrer les chercheurs de plaisir de cette partie de Londres.

De brillants équipages passèrent à côté de la malheureuse fille. De riches messieurs, d'élégantes dames se dirigeaient les uns à des banquets, d'autres à l'opéra, tous à la recherche du plaisir, à la poursuite de leurs vanités, s'inquiétant fort peu de la misère et de la souffrance cachées partout, comme un hideux cancer, même dans les riches et riants quartiers qu'ils traversaient pour se rendre à leurs fêtes.